

## Don anonyme, secret du don et symbolique

### Anonymous gift, keeping it secret, and its symbolic value

C. Dudkiewicz-Sibony

Reçu le 21 décembre 2009 ; accepté le 19 janvier 2010  
© SALF et Springer-Verlag France 2010

**Résumé** À partir des entretiens psychologiques que nous avons au CECOS avec les donneurs de spermatozoïdes et les couples demandeurs, ainsi que l'analyse des témoignages d'enfants nés du don, nous souhaitons montrer que ce n'est pas l'anonymat des donneurs qui pose problème, mais le secret sur le don lui-même qui devient secret de famille lorsque le recours au don est mal accepté par les parents et qu'il produit des effets nocifs, quand l'annonce du don est faite tardivement, et est assortie d'un interdit d'en parler aux autres.

**Mots clés** Anonymat · Secret · Symbolique · Transmission · Identité · Origine

**Abstract** Based on the psychological interviews we had at CECOS with sperm donors and with requesting couples, and following the analysis of testimonials of children born through donations, we seek to outline that it is not mainly the anonymous donors who raise an issue, but the secret on the nature of the donation itself. It all becomes a family secret as the donation is not well received by the parents. This causes negative effects when the announcement is made lately and it is forbidden to talk about it.

**Keywords** Anonymous gift · Secret · Symbolic value · Transmission · Identity · Origin

Voilà 35 ans que les CECOS permettent à des couples infertiles de recourir au don de spermatozoïdes et plus de 40 000 enfants sont nés grâce à cette technique.

Or, depuis quelques années, l'un des principes fondateurs du don, l'anonymat, est remis en question parce que certains enfants issus du don de spermatozoïdes veulent aujourd'hui connaître l'identité du donneur.

En fait, on peut se demander si c'est vraiment l'anonymat du donneur qui pose problème ou si c'est le secret sur le don.

Sur ce point, un autre don de gamète, celui des ovocytes peut nous éclairer. En effet, avant la loi de bioéthique, le don direct était possible : les donneuses étaient des femmes très proches (sœurs, meilleures amies...). Pourtant, les futurs parents choisissaient très souvent de ne rien dire à l'enfant sur sa conception. Ainsi, il n'y avait pas d'anonymat mais il y avait le secret. La difficulté à faire une place à la donneuse d'ovocytes entraînait les parents à préférer ne rien dire ; malgré le risque que l'un des adultes ne révèle plus ou moins accidentellement ce que les parents voulaient couvrir de silence.

On peut même dire que dans ces cas, le non-anonymat entraînait le secret. Après que la loi est passée, beaucoup de couples nous ont exprimé leur soulagement. Comme si le silence sur la donneuse leur donnait plus de liberté.

Au CECOS de l'hôpital Tenon à Paris, chaque couple demandeur et chaque donneur me rencontre pour un entretien psychologique.

Lors de cet entretien, le donneur a vraiment la possibilité de penser son acte et d'exprimer ses réserves, ses inquiétudes. Il est arrivé qu'un homme qui croyait pouvoir donner constate qu'il n'était pas prêt, car pour lui c'était comme abandonner ses enfants (ceux qui seraient nés grâce à son don). D'autres au contraire, semblent moins accrochés à l'aspect biologique et considèrent que même si le don n'est pas anodin, ils peuvent le faire ; ils peuvent transférer le moyen biologique à ceux qui ne l'ont pas, car ils pensent que l'essentiel pour l'enfant à naître, c'est l'espace symbolique où il va vivre, le monde des affects, des paroles, du vécu et de ses traces, qui permettent au sujet de prendre place dans la transmission humaine, d'autant plus que l'humain est impossible à définir ou plutôt excède toute définition. C'est ce qu'ils appellent l'amour, l'éducation, le désir, etc.

Il en est de même pour ceux qui veulent devenir parents grâce au don. Pour en arriver là, ils ont dû faire un travail sur eux-mêmes qui leur a permis de considérer que l'essentiel, ce n'est pas le spermatozoïde manquant, qui n'est ni un père

---

C. Dudkiewicz-Sibony (✉)

Service de médecine de la reproduction, maternité et CECOS de l'hôpital Tenon, 4, rue de la Chine, F-75020 Paris, France  
e-mail : Charlotte\_dudkiewicz@hotmail.fr

ni un enfant, c'est le désir de devenir parent et l'engagement d'assumer la fonction de père en l'occurrence.

On voit déjà, à ce niveau, que la dimension symbolique, qui se révèle déterminante, n'est pas réductible au « psychologique » ou au langage ; c'est toute une dynamique signifiante capable d'engendrer des places (celle de père déjà, qui n'est pas une simple fonction) ; capable aussi de faire vivre des relations, des « entre-deux ». Et en vue de ce jeu des places, qui s'annonce complexe, tous sont favorables à l'anonymat. Ils ne voient pas quelle place peut tenir le donneur qui est le père de ses propres enfants et qui donne pour qu'un couple en mal d'enfant puisse en avoir. Car, bien qu'un couple soit composé de deux personnes, lorsque c'est la capacité de l'une qui fait défaut, c'est celle du couple qu'il s'agit pour nous de rétablir ; et c'est d'ailleurs ainsi que le couple se présente : porteur d'une demande d'avoir un enfant ensemble. C'est donc bien le couple qui n'arrive pas à avoir un enfant et pas seulement l'homme azoospermique.

Lorsque parfois la femme pointe d'emblée « c'est à cause de lui », cela témoigne pour le moins d'une fragilité, voire d'une précarité du couple. Et même alors, un travail de mise au point dans les consultations permet au couple lui-même de s'approprier sa demande et de la faire sienne.

Dans chaque entretien avec le couple des futurs parents, la question de ce qu'ils diront à leurs enfants est posée.

Au fil du temps les réponses ont évolué, mais aujourd'hui les futurs parents veulent majoritairement dire à leur enfant qu'il a été conçu grâce à un don de gamètes ; et on entend souvent revenir des expressions comme « il ne faut pas laisser de cadavre dans le placard » ou « les secrets sont nocifs », etc.

Pourtant, parmi les couples très religieux ou très liés à une tradition religieuse, bien qu'ils aient réussi à cheminer jusqu'à nous, en bravant au moins en partie des interdits, il règne encore l'idée qu'on ne doit ni ne peut en parler autour de soi et encore moins à l'enfant.

Devant la question : « que répondre si l'enfant demande qui est le donneur ? », la plupart des couples envisagent donc de pouvoir dire la vérité, c'est-à-dire : nous ne savons pas ; mais nous savons que c'était un homme altruiste, de moins de 40 ans, sans maladie transmissible, ressemblant plutôt au père, ayant des enfants, etc.

Il importe que ces questions soient posées et que les futurs parents soient au clair avec leur désir et le choix qu'ils ont fait pour le réaliser.

Ils ont besoin d'être accompagnés dans ce cheminement qu'ils accomplissent volontiers...

Or, depuis quelque temps, nous sommes tous interpellés par des enfants qui, nés avec l'aide des CECOS, s'expriment publiquement et réclament de connaître le donneur, le « père génétique », disent certains.

Pourquoi ces jeunes choisissent-ils les médias pour dire leur souffrance, alors que des entretiens avec ceux qui les ont

aidés à naître, ou un travail analytique, leur permettraient peut-être de remettre les choses à leur place ? La question mériterait qu'on y réfléchisse. Écoutons donc ce qu'ils disent et essayons de comprendre le sens de leur demande.

Voici deux exemples représentatifs de ces jeunes ; l'un tiré d'une émission de télévision [1], l'autre lu dans un quotidien [2].

Le premier exemple est celui d'une jeune fille qui tient un discours très élaboré. Un jeune qui la voyait à la télévision en même temps que moi m'a dit : « Elle a eu de la chance de naître de cette façon-là. Elle est vachement belle. Elle devrait être contente ». C'est un fait que cette jeune femme blonde aux yeux verts, qui apparaît à l'écran sur sa jument au galop, a fière allure. Elle dit que ses parents lui ont expliqué les modalités de sa conception depuis son plus jeune âge, mais qu'ils lui ont demandé de ne pas en parler. « Il fallait cacher que j'étais née par IAD. Si on cache, c'est quelque chose de sale, de honteux... J'osais pas en parler ».

À l'adolescence, elle commence à en parler « par esprit de rébellion, pour faire exploser tout ça (...). Depuis toujours, je me dis que je suis incomplète jusqu'au moment où je pourrais mettre une image sur l'homme à la base de ma vie. C'est la pièce du puzzle qui manque pour construire tout l'ensemble ». Que penser de cette certitude qu'il lui suffira de voir le donneur, qu'elle appelle « père biologique », pour cesser d'être incomplète ? Elle a « un papa lié à l'affectif, qui m'a élevée, aimée... Le père biologique, c'est celui qui m'a donné la vie. Sans sa petite graine je n'existerais pas » dit-elle. « J'ai besoin de donner un nom qui a forme humaine. Dans le miroir je me vois coupée en deux, une partie claire et une partie d'ombre ». Elle ne ressemble pas du tout à ses parents qui sont plutôt petits et bruns. « Je me dis que je dois lui ressembler puisque je ne ressemble pas à ma mère ». « Je scrute mes traits dans le miroir. C'est un peu un mystère. J'ai ce mystère en moi. Quelque part, je suis un peu fascinée par les traits que j'ai. C'est un peu comme une clé à mon mystère ». « C'est pas parce que je connaîtrais mon père biologique que je renierais mes parents ». « J'aimerais le rencontrer, voir à quoi il ressemble et comprendre comment il est ». Voilà tout un programme. Pense-t-elle vraiment qu'il suffit de voir quelqu'un pour savoir tout cela ? Pense-t-elle que cet homme va se livrer « comme ça », sur commande ? Il y a l'idée que la parole de cet homme et son image, si précieuses, seraient une pure information : « Je ne cherche pas à créer un lien ». En est-elle sûre, alors que ce donneur semble occuper une telle place dans sa vie ? Si un lien est par essence ce qui relie deux êtres, que sait-elle de l'autre ? Est-ce son désir d'inconnu qu'elle projette sur lui ? Et s'il était séduit, intéressé ?...

En fait, le lien avec le donneur a été projeté en elle, dans son intimité, par ses parents, sous le signe du secret. Elle l'a élaboré comme une ressemblance absolue. Le « père

géniteur » est devenu son double. Elle ne peut en parler qu'à elle-même devant le miroir, dans un tête-à-tête où elle peut l'apprivoiser érotiquement. Elle réserve à son père le surnom familier de « papa » et garde pour le donneur le titre de « père », sous-entendu : authentique. Pour elle, le vrai père c'est cet homme qu'elle retrouve dans le miroir en se regardant. Le père actuel étant ravalé à l'utilité quotidienne. Il l'a élevée, il lui a donné de la tendresse, tout ce qu'il faut, sauf l'essentiel qui ferait de lui son père et d'elle sa fille dans une transmission symbolique de la vie, qui en ferait plus tard une femme. Là encore, nous prenons « symbolique » au sens de ce qui constitue des instances de vie qui s'articulent, et non au sens d'une simple référence langagière ou psychologique [3].

En lui demandant le secret, ses parents lui ont confié leur défaillance et l'ont pour ainsi dire chargée de leur démission. Du coup, ils sont mis hors jeu par elle, avec leur propre accord. Le secret qu'ils ont demandé est maintenant inversé. Elle en appelle à tout le monde, elle veut associer le public à la recherche de la pièce manquante. Sa lutte consiste, dit-elle, à « témoigner ». Elle est en manque d'une pièce perdue faute d'une simple information ; laquelle suffirait, elle en est sûre, à réparer sa béance. En attendant, elle se présente au monde : séduisante et séductrice, désirant plaire à tous. Toutes ses angoisses existentielles ont trouvé leur cause : elle est née grâce à un don de sperme, mais elle ignore l'identité du donneur. Inutile de chercher ce qui ne va pas, d'essayer de comprendre, de surmonter, d'élaborer... Elle a la réponse : c'est la pièce manquante du puzzle. Cette image est souvent utilisée par les enfants conçus par don qui expriment un mal-être. Est-ce que ça les renvoie à un certain modèle psychologique ? La responsabilité est un ensemble de référents. Si l'un manque, le modèle n'est pas accompli. On ne sait pas tout ce que l'on pourrait savoir.

Le second exemple est un jeune homme dont j'ai lu le témoignage dans le journal *Libération*. Il a été conçu grâce à un don de spermatozoïdes, et c'est à 24 ans qu'il l'a appris. Jusque-là, il sentait bien qu'on lui cachait quelque chose. « On porte une honte sur soi. On sent qu'il y a des choses qu'il ne faut pas dire. On porte l'infertilité d'un père sans le savoir ». « J'aurais aimé le savoir plus tôt, j'aurais été plus épanoui, libéré de quelque chose ». Lui aussi l'exprime : « Je souhaite avoir accès à mes origines, savoir pourquoi le donneur a fait ce geste. Là, je garde une zone d'ombre dans ma vie ». Est-ce la seule ? Toutes les zones d'ombre que chacun a dans sa vie se focalisent pour lui dans celle-là. Il va plus loin : « Il faudrait que celui qui fait un don le fasse dans la liberté la plus complète, avec la possibilité d'expliquer *pourquoi* il l'a fait ».

La liberté qu'il évoque, nous pouvons en témoigner dans les CECOS, nous en sommes les garants. Quant au pourquoi, c'est plus sérieux ; mais le donneur, et même le père ordinaire, connaît-il vraiment toutes les causes de son acte ?

Faut-il qu'il les connaisse ? Tout un chacun peut se demander « pourquoi » il est sur terre, mais pour cet homme, le « pourquoi » en question, seul le donneur peut y répondre.

Ajoutons qu'il y a dissymétrie : le donneur donne à la banque pour aider des couples stériles à devenir parents, non pour aider à produire un tel ou une telle. Or, les enfants issus de l'IAD pensent au donneur comme à quelqu'un qui voulait aider à les faire naître eux, précisément. Ils créent un lien antérieur fantasmatique, un lien rétroactif.

Le malaise décrit par notre jeune homme ne fait que refléter le malaise de ses parents en proie au secret. D'où sa curieuse conception de la transmission : il se demande s'il peut avoir un enfant, car « il y aura une part de lui que je ne connais pas ; à quoi il va ressembler » ?... Il semble croire qu'on peut maîtriser la transmission, même génétique. Or, on ne sait jamais à l'avance qui sera notre enfant, à qui il va ressembler et ce que nous réussirons à lui transmettre. Tout cela nous échappe. Bien souvent, l'enfant ne ressemble ni à son père ni à sa mère, mais il a ou non un petit air de famille. Pour ce jeune homme, ce qui lui échappe semble le harceler encore s'il ne le maîtrise pas dans son enfant.

En somme, nos deux jeunes gens disent qu'ils veulent connaître l'identité des donneurs de spermatozoïdes dont leurs parents ont bénéficié afin qu'ils puissent naître ; mais tous deux ont appris, dans de mauvaises conditions, ce qu'il en est de leur conception. Or, leur cas n'est pas isolé : ce qu'ils montrent, et que confirment tous les jeunes qui témoignent [4], c'est aussi que lorsque le sujet apprend la chose et que cela lui pose problème, c'est soit qu'il l'apprend au mauvais moment (24 ans ici, 14 ans ailleurs...), soit qu'il l'a toujours su mais sous le signe de l'interdit d'en parler. Pour que les parents puissent en parler dès le plus jeune âge et sans contrainte de silence, il faut qu'ils aient intégré l'infertilité biologique du couple et toutes ses conséquences, qu'ils en aient élaboré la question.

C'est pourquoi nous poussons davantage dans le sens de créer de bonnes conditions plutôt que de s'aligner sur des cas exceptionnels pour en tirer des règles générales. Certes, s'il est dit que l'exception confirme la règle, il n'est pas dit qu'elle doive la définir.

Pour ces enfants qui apprennent la chose dans de mauvaises conditions, ignorer l'identité du donneur devient le symbole de leur castration, l'emblème de leur manque identitaire. Un manque grâce auquel nous savons que toute identité tente de vivre ; un manque, à l'image de cette case vide qui, dans certains jeux, permet de faire bouger toutes les autres ; et sans laquelle tout est figé.

Ces jeunes ont du mal à reconnaître le lien de transmission humaine grâce auquel ils existent et ont grandi, avec ses manques et ses jouissances. Et devant cette difficulté, ils cherchent à surplomber ce lien par un savoir fétiche qui leur évite l'épreuve du manque et leur donne l'illusion qu'avec ce savoir ils seront comblés. Ces jeunes ont les

problèmes existentiels de tout un chacun, mais eux se précipitent sur leur ignorance du donneur, qui devient tout naturellement la cause de leurs problèmes. Dans les situations normales, personne ne s'interroge sur le sens symbolique du biologique puisqu'il est porté par le lien symbolique de la parenté. En revanche, dans les situations où ce lien parental fait problème, la tentation est grande de chercher ailleurs l'appui symbolique qui manque et de s'imaginer le trouver dans l'élément biologique qui semble alors premier. Alors on confond ce qui semble premier matériellement, et ce qui constitue l'origine symbolique complexe. Les parents sont d'abord ceux qui déclarent symboliquement qu'ils sont parents d'un enfant. Et cette déclaration ou cette reconnaissance symbolique, le biologique ne saurait en tenir lieu, car ce n'est pas le biologique qui reconnaît l'enfant : ce sont des biologistes qui peuvent prétendre reconnaître l'enfant par son support biologique ; mais leur discours n'est qu'une composante dans une transmission symbolique bien plus vaste. Ajoutons que cette confusion possible entre symbolique et biologique peut se rencontrer plus largement chez les non-biologistes et même chez des psychanalystes si, à la place du biologique, ils mettent le réel.

Le symbolique prélève ses significations là où il peut, dans chaque phénomène humain, y compris bien sûr dans le biologique ; mais penser qu'il y a, a priori, une signification symbolique du biologique, c'est déjà risquer de le fétichiser.

L'humain a toujours le droit de connaître ses origines et ce droit est d'autant plus imprescriptible qu'il aboutit rarement à connaître, de l'origine, tout ce qui serait connaissable. Mais

là encore, si l'on réduit ses origines à l'« identité » des porteurs de gamètes, on résout d'avance le problème qu'on voulait poser ; car alors, ce serait plus qu'un droit, un devoir, de connaître ces porteurs originels. Or, l'origine humaine est double, et ces porteurs de gamètes sont isolés. Ce sont des gamètes séparés qui ne sont devenus féconds qu'en entrant dans un projet parental qui les dépasse et qui en un sens les exclut comme sujets. Il semble que ce soit cette entrée qui inaugure l'origine, et que celle-ci draine avec elle le passé des deux parents et non celui des donneurs.

De ce point de vue, ne pas connaître le nom des porteurs de gamètes ne relève, comme tel, ni du secret/ignorance ni du secret/mensonge. Il y a beaucoup de choses qu'on ignore, y compris de son histoire, sans que cela s'affiche comme ignorance. Mais si toute la question des origines vient se fixer là, sur l'identité du donneur, non seulement elle se met à compter, mais il n'y a plus que cela qui compte.

**Conflit d'intérêt :** aucun.

## Références

1. Rotman C (2006) Je cherche mes origines, pas un père. Libération (31 mars 2006)
2. Émission zone interdite, M6 (19 novembre 2006) Paternité : secrets, mensonges et révélations. Présentée par M Theuriau ; proposée par Tricaud JM, Troisier V, Theuriau M
3. Sibony D (2007) L'enjeu d'exister. Analyse des thérapies. Seuil, Paris
4. Clément JL (2006) Mon père c'est mon père. L'Harmattan, Paris